

à montrer une obéissance volontaire, éclairée et conséquemment digne aux ordres du juge, et un respect chaastreux, une politesse pleine de dignité vis-à-vis du juge lui-même.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 27 SEPTEMBRE 1850.

L'Univers et la presse Parisienne.

Les journaux parisiens ennemis de l'Univers et l'on sait que ce journal a surtout pour ennemis tous les organes d'une irréligion plus ou moins flagrante, se sont accordés à publier le Mandement de Mgr. l'Archevêque de Paris, et à y donner leur joyeuse adhésion. Certes, c'est quelque chose de nouveau, de la part de ces étranges fils de l'Eglise, que leur filiale soumission à un mandement de leur Evêque. Mais, ils ont vu, dans celui de l'Archevêque de Paris le bannissement de leur ennemi, et, selon leur générosité, c'est un motif déterminant pour vanter le document. Bien plus, ils le commentent à leur façon; ils lui font dire ce qu'il ne dit pas. — Ils croient y trouver des raisons de se moquer du miracle de Rimini, et pourtant ils s'abaissent. Tandis que qu'ils rient de ce fait, voilà que le Chef de l'Eglise le prend au sérieux, comme le prouve le Bref que nous insérons dans nos colonnes de mardi. On verra si ces respectueux enfants de Mgr. l'Archevêque, seront également des fils soumis et dévoués envers le maître de voir du Pontificat Suprême.

Ces journaux parisiens n'ont rien vu qui les concerne dans le Mandement de Mgr. Sillou, et pourtant ils y ont déjà remarqué la promulgation de ce passage du Décret du Concile de Paris :

"Bien que notre intention soit de condamner avant tout ces écrits qui s'efforcent, par de puériles et abominables tentatives, d'ébranler les fondements de la religion et des mœurs, venant à tous, mais surtout à l'ignorance déplorable et à la maligne curiosité de la jeunesse, les poisons de doctrines impies et obscènes, dans des écrits périodiques ou non périodiques; cependant, etc..."

Ils auraient dû surtout comprendre que les remarques sévères du Mandement contre les journalistes qui péchent par excès de zèle pour le bien, s'appliquent avec autant et plus de force contre les journaux irréligieux qui méprisent le Pape et les Evêques, sans avoir d'autre motif que l'exécès de leur penchant pour le mal. L'Univers leur fait sentir combien leur position est fautive, en leur adressant la dignité :

"Tous les journaux, sauf deux ou trois, s'occupent du mandement de Mgr. l'Archevêque. Nous voudrions de grand cœur que cet empressement à faire retentir partout la parole du premier pasteur du diocèse, devint une habitude, et que désormais tous ses avertissements fussent également reproduits et écoutés. Nous nous rappelons des lettres du Souverain Pontificat, adressées à toutes les Eglises, qui, quoique beaucoup moins étendues, n'ont pas obtenu la même faveur. Puisse-t-on au moins les mandements de Mgr. l'Archevêque échapper à cette honte du silence qui s'est aujourd'hui laissée vaincre de si bonne grâce ! Mais, s'il faut l'avouer, nous craignons que le retentissement donné à l'acte qui nous atteint ne soit, de la part du plus grand nombre de ces journaux, moins un effet de leur respect pour l'autorité de Mgr. l'Archevêque, qu'un témoignage de leur aversion pour nous."

"Il nous semble que l'adhésion enthousiaste donnée par certains journaux, entre lesquels se distingue le National, aux censures dirigées contre l'Univers, les oblige à quelque chose de plus qu'à nous dire des injures. Lorsqu'ils nous traitent de coupables, comment peuvent-ils se croire innocents ? Ils pourraient éprouver au moins quelques scrupules sur la manière dont ils ont, jusqu'à présent, servi la religion, honoré le clergé et travaillé aux progrès de la morale publique."

"Quoi ! celui-ci ne se reproche point d'avoir

calomnié toutes les institutions religieuses; celui-là d'avoir, devant nous et parlant à nous, accusé le Pape de fausseté ou de laisser faire de faux miracles; cet autre d'avoir répandu ses romans-primés et publié ses romans-feuilletons ? Aucun ne se frappe la poitrine en se souvenant d'avoir blessé le cœur et fatigué notre conscience par tant de blasphèmes proférés contre notre foi, par tant d'indignes outrages adressés contre nos frères et contre nos Pontifes persécutés ?

"Nous les engageons, tout frappés que nous sommes, à faire un retour sur eux-mêmes et à profiter de l'occasion pour soumettre au jugement de Mgr. l'Archevêque et leurs doctrines religieuses et les pratiques littéraires et commerciales qu'ils emploient pour achalander leur commerce d'opinions."

"Qu'ils provoquent ce jugement qu'ils le publient et qu'ils s'y soumettent provisoirement, sauf à en appeler à Rome, s'ils y trouvent trop de sévérité. Nous leur promettons que ce jugement sera le nôtre; nous ne le manderons rien de plus; et même, considérant notre œuvre comme achevée et n'ayant plus de raison d'être, nous cessons immédiatement d'écrire, après les avoir sincèrement félicités de penser et d'agir en chrétiens."

A défaut du récit plus complet de l'entrée de S. G. Mgr. de Charbonnel dans sa ville épiscopale, nous présentons à nos lecteurs les quelques détails suivants que nous avons recueillis de l'on des assistants de sa suite. Mgr. de Charbonnel accompagné d'une dizaine de membres du Clergé de Montréal s'embarqua à Lachine, jeudi à midi, sur le bateau à vapeur Lord Elgin, où il reçut, tant de la part des passagers que du Capitaine, les éloges les plus flatteurs, jusqu'à ce point que, le vendredi qui était un jour maigre et de jeûne, on fit servir pour l'Evêque et les catholiques de la chambre un dîner extra en maigre et à une heure très-convenable. A son passage à Kingston, Mgr. fut salué par le clergé de cette ville qui était venu l'attendre au bord du *Alagny*, sur lequel S. G. s'embarqua pour se rendre par une prompte et heureuse traversée, à Toronto où elle arriva samedi, sur les neuf heures du matin. Au signal donné du vaisseau, une foule empressée accourut sur les quais où étaient déjà réunis et les prêtres de la Cathédrale et le corps des marguilliers. Salué avec affection par ses nouveaux Diocésains, Mgr. de Charbonnel se rendit de suite à la cathédrale; il marchait entre Mgr. l'Evêque de Martyropolis et le très Rév. M. Carroll, Administrateur du Diocèse, et était suivi des membres du Clergé et d'un nombre très-considérable de citoyens.

Après quelques moments de prière au bas du sanctuaire, les deux Evêques célébrèrent pendant lequel on chanta le *Veni Creator*; puis les assistants se retirèrent. Dans l'après-midi, S. G. visita en détail sa cathédrale et les divers appartements de l'Evêché et parut très-satisfait de ces deux édifices qui sont effectivement de très-belle construction.

Mais c'est surtout le lendemain, dimanche, qui fut un jour de fête et de bonheur pour Toronto. Dès neuf heures du matin, les nef et les tribunes de la vaste cathédrale étaient envahies par une foule de fidèles. A dix heures, le clergé sous ses plus beaux habits d'église, se rendit processionnellement à la demeure du Prélat qui, ayant exhibé à l'Administrateur et au Notaire Apostolique les Bulles et Brefs qui l'investissent du Siège épiscopal de Toronto, s'avance, revêtu de ses ornements pontificaux, sous le vestibule de l'Evêché, où il baise le crucifix que le Prêtre Assistant lui présente, et de suite on entonne l'Ecce sacerdos, tel qu'un pontifical, dont le chant se continua tout le temps de la procession. Le Pontife, environné de tous ses officiers sacrés, marchait sous le dais et bénissait la foule de chrétiens qui bordaient son passage. Arrivé sous le portique de la Cathédrale, la procession s'arrêta un instant; l'Evêque se signa de l'eau bénite en aspergea le clergé et la foule et fut solennellement encensé par le Très-Rév. McCarroll. Puis, on entra dans l'Eglise où tout semblait tressaillir aux records harmonieux de l'orgue, que touchait l'organiste de la cathédrale de

Montréal. Après les invocations sur le prélat, le chant de l'Antienne et de l'oraison du patron, et les autres cérémonies de la prise de possession, le pontife bénit solennellement tout son peuple et l'on commença de suite le chant de la messe Pontificale qui fut célébrée par Mgr. de Charbonnel lui-même.

Après la messe, un *Te Deum* solennel fut chanté, pendant lequel tout le clergé fit le baiser de la main de son nouvel évêque; puis on retourna processionnellement à l'Evêché. — Le soir, après le chant des Vêpres pontificales, Mgr. de Charbonnel fit un sermon plein de sentiment. L'éloquence du cœur qui l'inspira, et la vive expression du dévouement du pasteur furent parfaitement comprises, et goûtées à un degré qu'il est difficile d'exprimer.

Toutes les circonstances d'une inauguration faite sous de si beaux auspices, concourent à faire naître l'espoir d'un rapide développement religieux dans le Diocèse de Toronto.

L'Evêque de SAN FRANCISCO. — On lit dans le *Catholic Standard* de Londres du 31 d'août: Monseigneur Almani, Evêque de San Francisco et de toute la Californie, qui a passé quelques jours à Paris, au Convent des Dominicains, partit hier pour Dublin, afin d'y recueillir quelques Prêtres Irlandais pour les travaux des missions parmi les Colons Bretons de la Californie. Monseigneur Almani est Espagnol et était provincial des Frères Dominicains de l'Amérique. La mission Française de Californie est desservie par des Frères de Valparaiso (Chili) et par quelques prêtres de France.

Le Très Révérend Dr. Whitty a été nommé pour remplir les fonctions de Vicar Apostolique du District de Londres, durant l'absence du Dr. Wiseman.

Mgr. de Montréal est attendu en ville ce soir. Sa santé s'est beaucoup améliorée. Mgr. le Coadjuteur est parti hier pour aller continuer, en sa place, la Visite Pastorale.

Le révérend père Matthew est arrivé à Champlain (E. U.) de retour des sources d'eau des Abrikankas qui ont amélioré sa santé. Il a repris sa laborieuse croisade contre l'intempérance, et nous apprenons qu'aux dernières dates il enrobait journalièrement nombre d'adeptes.

Si la rumeur est vraie, dit le *Globe* de Londres, l'Evêque d'Exeter a refusé d'admettre le Révérend George Bellamy à l'Office d'Assistant Curé de *St. James Church*, à Exmouth, en donnant, pour motif que M. Bellamy professe sur l'article de la régénération baptismale des opinions identiques à celles du Révérend M. Gorham. — On dit qu'une volumineuse correspondance a eu lieu à cette occasion.

Les malfaiteurs qui, les deux derniers mois, ont infesté Toronto, viennent de se replier sur Montréal; et, sans doute, ils ne manqueront pas de monter quelque coup de leur genre. L'exécuteur d'abord été donné samedi par le *Montreal Gazette* sur ce fait qui mérite la plus sérieuse attention de la part des citoyens de cette ville.

Une compagnie nombreuse de citoyens de Boston ou des localités voisines, est depuis hier en cette ville. C'est le retour auquel nous nous attendions de celle que l'on a dernièrement à Boston ceux de Montréal. L'un des voyageurs nous assure que le nombre des visiteurs bostoniens excède deux mille. Des rapports de ce genre ont plus d'un côté utile, sans compter que deux peuples limitrophes n'ont rien à perdre à faire mutuellement voisins. Et il y a lieu de croire que les promoteurs n'apprécieront pas l'état du pays et notre position aussi favorablement que se permet de le faire un journal français de cette ville.

ARCHEOLOGIE RELIGIEUSE. HISTORIQUE DES CURES.

DIOCÈSE DE MONTREAL.

Tel est le titre d'un nouvel ouvrage dont nous infatigable et érudit archéologue canadien, le Lieutenant Colonel Jacques Viger, etc. se propose de doter son pays. L'auteur nous a fait le plaisir de nous communiquer son travail, encore incomplet, à la vérité, mais déjà considérablement avancé.

Par une persévérance dont on appréciera sans doute, tout le mérite, M. Viger a réussi à former les listes des Cures et Desservants d'au moins 80 Cures et Missions du Diocèse de Montréal, depuis leur fondation jusqu'à ce jour. Toutes ces listes doivent être accompagnées de Notices Historiques sur chaque une de ces Cures ou Missions, basées d'après les documents ou les traditions les plus véridiques qu'il a été possible à l'auteur de se procurer. Déjà un bon nombre de ces notices sont parvenues et font désirer que M. Viger soit secondé dans ses laborieuses et intéressantes recherches, par tous les Messieurs Ecclésiastiques ou Laïcs en état de lui communiquer des renseignements.

Recueillons nos Antiquités et nos Traditions, avant que le laps du temps ne les obscurcisse ou ne les efface au point de les faire perdre pour toujours. Nos neveux attacheront un vil intérêt à ce que nous leur transmettrons de ces souvenirs, comme tous les hommes mettent leurs délices à savoir ce qui s'est passé, dès le commencement, dans leur patrie respectives, sous le rapport des personnes, des lieux, des des institutions, etc.

Nous apprenons que M. Viger se propose de faire, à l'égard de toutes les Cures du Canada, les mêmes recherches archéologiques qu'il vient de faire pour le plus grand nombre de celles du Diocèse de Montréal. Puisse-t-il obtenir toute la coopération que, dans notre humble opinion, nous en voyons qu'il mérite !

Pour donner aux lecteurs une idée précise de l'ouvrage en question, nous publierons prochainement l'historique d'une ou de plusieurs paroisses. Ces citations serviront à mieux faire comprendre le plan de l'auteur et la manière dont il l'exécute.

Le Portrait de Mon. B. Joliette.

Nous accensons avec remerciements réception d'une copie, du portrait lithographique de Mon. B. Joliette, dont remise nous fut faite hier. Nous avions la l'éloge de cette lithographie dans plusieurs journaux canadiens et, autant que nous sommes en état d'en juger, ces éloges sont bien mérités. Les traits de l'honorable défunt nous semblent parfaitement reproduits. Il est à désirer qu'un tel portrait soit diffusé dans tous les Canadiens.

No us avons été mis en possession de plusieurs documents législatifs, entr'autres, d'un exemplaire du "Rapport du commissaire des Travaux Publics, pour 1849," et nous en remercions qui de droit.

Le maréchal autrichien Haynau, à la grande mortification duquel les journaux de Londres ont approuvé le traitement que nous avons annoncé, en qualifiant de "boucheur autrichien" de "boucheur de la Hongrie" et de "foncteur de femmes," cet homme tristement célèbre qui, en apparence, ne s'est que trop attiré ces disgracieuses épithètes; le Maréchal Haynau, disons nous, est passé en Belgique où les sympathies populaires sont loin de lui être favorables. On a dit que cette manière d'en agir, même envers Haynau, est une violation des lois de l'hospitalité, qui jure avec les traditions du peuple anglais à cet égard. L'opinion a même été exprimée que cette affaire de la brasserie de Perkins pourrait être le prétexte d'un coup monté à l'avance. Cela serait-il est vrai en dépit de ce qu'en dit le *Sun* ?

"Au seul nom détesté de Haynau, dit ce journal, (que traduit ici le *Canadien*), toute la population envriée de la localité (Bankside) s'accoutait à charretiers et journaliers, charbon-

niers et boueurs, toutes les sections bigarrées de la multitude laborieuse quittèrent à l'instant leurs travaux, et se précipitèrent en masse à la poursuite de l'objet de leurs exécrations. Le mouvement fut tout-à-fait sans préméditation, et voilà ce qui lui donne une signification si remarquable. C'était l'explosion soudaine d'un enthousiasme qui éclatait avec d'autant plus de force, une expression de sentiments d'autant plus ardents qu'ils avaient été plus longtemps comprimés. C'était une manifestation abrupte et spontanée de cette sympathie avec laquelle les masses du peuple anglais ont toujours regardé la lutte valérienne des Hongrois, et de l'horreur silencieuse avec laquelle elles ont observé les brutalités exercées sur cette illustre race par ses conquérants autrichiens. Voilà un témoignage, et il faut avouer que c'en est un frappant, de la vérité de cette assertion que nous avons tant de fois répétée, que les vrais sentiments du peuple anglais sont exprimés dans la politique étrangère de lord Palmerston."

A propos de lord Palmerston, que l'on soupçonne, nous ne saurions dire avec quel fondement, de n'être pas tout-à-fait étranger aux causes de cette mésaventure du maréchal autrichien, si ce qu'en ont dit des feuilles anglaises à ce propos était prouvé à la lettre, sa conduite en ce cas serait de nature à causer moins de surprise que de juste indignation. On ne peut soutenir qu'il puisse être méritoire ou seulement honnête de soulever une émeute qui est, dans toutes les hypothèses, un fait illégal, injuste en principe envers la société tout entière autant que préjudiciable à ceux qu'il atteint directement. Pour le maréchal Haynau, dont peu de personnes jusqu'à ce moment parussent épouser la cause, il faut avouer que les Hongrois eux-mêmes ont peut-être à regretter d'avoir concerté intempestivement, presque avec irréflexion, le soulèvement qui a donné lieu aux excès qu'on lui reproche. L'impartialité d'âge de rappeler ici que le général autrichien a publié, il y a peu de temps, dans le *Courrier des Etats-Unis*, une lettre dans laquelle il dit n'avoir agi en aucune circonstance d'une manière contraire à la justice ou aux prescriptions de la loi.

NOUVELLES D'EUROPE. PAR LE PACIFIC.

C'estamer a effectué en dix jours et quart sa traversée de Liverpool à New-York; trajet le plus rapide qu'aient encore enregistré les annales de la navigation à vapeur.

L'Autriche, en dépit de la résistance et de l'abstention de la Prusse, s'est saisie de l'affaire Schleswig-Holstein. On prétend que la Prusse ne la laissera pas agir sans sa participation. Cette rivalité entre les deux puissances touche à une crise. L'armistice se maintient entre le Danemark et le Schleswig-Holstein; tout porte à croire qu'une reprise des hostilités n'aura pas lieu.

Une diète tenue par l'Autriche à Francfort, dans l'intérêt de cette médiation entre le Schleswig-Holstein et les Danois, n'est pas le seul événement important que nous devions apprendre, s'il est vrai, comme des journaux l'assurent, que les grands seigneurs européens ont résolu de mettre fin à la guerre entre les deux parties belligérantes.

Louis-Napoléon à Cherbourg.

Les manifestations qui se produisent sur le passage du président de la république française ne sont pas toujours monarchiques non plus qu'elles ne sont absolument républicaines. Il y a de unes et des autres, mais lequel des deux côtés est celui du vrai ? C'est une question que l'on tranchera, à défaut de renseignements exacts pour en trouver immédiatement la solution. Il est assez difficile d'assigner à l'opinion le point précis, d'indiquer ce qu'il y a de vrai ou ce qu'il y a de faux dans les rapports plus ou moins intéressés des partisans du blanc ou du rouge. Nous allons rapporter, sans plus de remarques, le discours de Louis-Napoléon au banquet préparé en son honneur à Cherbourg.

Le passage du président de la république française ne sont pas toujours monarchiques non plus qu'elles ne sont absolument républicaines. Il y a de unes et des autres, mais lequel des deux côtés est celui du vrai ? C'est une question que l'on tranchera, à défaut de renseignements exacts pour en trouver immédiatement la solution. Il est assez difficile d'assigner à l'opinion le point précis, d'indiquer ce qu'il y a de vrai ou ce qu'il y a de faux dans les rapports plus ou moins intéressés des partisans du blanc ou du rouge. Nous allons rapporter, sans plus de remarques, le discours de Louis-Napoléon au banquet préparé en son honneur à Cherbourg.

faisant raser la comme un saint de bois. Viens ici.

Le père arriva lentement, tout honteux. Le dos humide et les tempes mouillées; la jeune femme lui glissa vivement une pièce d'or dans la main.

— Ce sera pour l'acheter une veste neuve quand tu iras à la danse le dimanche.

Le père, qui avait jeté un regard furtif sur l'album entr'ouvert, restait comme frappé de stupeur sans songer à fermer sa main, où rayonnait la belle pièce de vingt francs toute neuve; des œillères venaient de lui tomber les yeux, une révélation subite s'était opérée en lui. Il disait d'une voix entrecoupée, en suivant les différentes portions du dessin :

— Les arbres, la pierre, le chien, moi, tout y est; les moutons aussi, dans la feuille de papier !

La jeune femme s'amusa de cette admiration et de cet étonnement naïfs, et lui fit voir différents sites crayonnés, des lacs, des châteaux, des rochers; puis, comme, la nuit venait, elle reprit avec sa femme de compagnie le chemin de sa maison de campagne.

Petit-Pierre la suivit des yeux bien longtemps encore après que le dernier pli de sa robe eut disparu derrière le coteau, et Fidèle avait le cœur lui pousser la main de son nez humide et grenu comme une truffe mouillée, il ne pouvait parvenir à le tirer de sa méditation. L'humble berger commençait à comprendre confusément à quoi servait de contempler les arbres, les plis du terrain et les formes des nuages. Ces inquiétudes, ces élans qu'il

ressentait vis-à-vis d'une belle campagne, avaient donc un but; il n'était donc ni imbécille ni fou ! Il avait bien vu collées au manteau des cheminées, dans les fermes, des images comme le portrait d'Isaac Laquedem, de Geneviève de Brabant, de la Mère de Don-Juan, avec ses sept glaives enfoncés dans la poitrine; mais ces grossières gravures sur bois placardées de jaune, de rouge et de bleu, dignes des sauvages de la Nouvelle-Zélande et des papyrus de la mer du Sud, ne pouvaient éveiller aucune idée d'art dans sa tête. Les dessins de l'album de la jeune femme, avec leur netteté de crayon et leur exactitude de formes, firent une chose tout-à-fait nouvelle pour Petit-Pierre. Le tableau de l'Eglise paroissiale était si noir et enfumé qu'on n'y distinguait plus rien, et d'ailleurs il avait à peine osé y jeter les yeux, du porche où il se tenait agenouillé.

Le soir vint. Petit-Pierre enferma ses moutons dans le parc et s'assit sur le seuil de la cabane à roulettes, qui lui servait de maison hôte. Le ciel était d'un bleu foncé. Les sept étoiles du Chariot luisaient comme des clous d'or au plafond du ciel; Cassiopeïde, Bootès scintillaient vivement. Le jeune berger, les doigts noyés dans les poils de son chien, accroupi auprès de lui, se sentait ému par ce magnifique spectacle qu'il était sent à regarder, par cette fête splendide que le ciel, dans son insouciance magnifique, donne à la terre endormie.

Il songait aussi à la jeune femme, et en pensant à cette main fièle et satinée qui avait

effleuré sa joue hâlée et rude, il sentait un frisson lui courir dans les cheveux. Il eut bien de la peine à s'endormir, et il se roulait dans la paille, comme un tronçon de reptile, sans pouvoir fermer les paupières; enfin le sommeil vint, quoiqu'il se fût fait prier un peu long-temps. Petit-Pierre fit un rêve.

Il lui semblait qu'il était assis sur un quartier de roche, avec une belle campagne devant lui. Le soleil se levait à peine, l'ambépine frissonnait sous sa neige de fleurs, les herbes des prairies étaient couvertes d'une sueur perlée; la colline paraissait avoir revêtu une robe d'azur glacée d'argent. Au bout de quelques instants, Petit-Pierre vit venir à lui la belle dame de la vallée. Elle s'approcha de lui en souriant et lui dit :

— Il ne s'agit pas de regarder, il faut faire.

Ayant prononcé ces paroles, elle plaça sur les genoux du père étonné un carton, une belle feuille de vélin, un crayon, taillé, et se tint debout près de lui. Il commença à tracer quelques lignes, mais sa main tremblait comme la feuille, et les lignes se confondaient les unes dans les autres. Le désir de bien faire, l'émotion et la honte de réussir si mal lui faisaient couler des gouttes d'eau sur les tempes. Il aurait donné dix ans de sa vie pour ne pas se montrer si gauche devant une si belle personne; ses nerfs se contractaient, et les contours qu'il essayait de tracer dégénéraient en zigzags irréguliers et ridicules; son ange-garde était telle, qu'il manquait de se réveiller; mais la dame, voyant sa peine, lui mit à la main un porte-crayon d'or dont la pointe étin-

celait comme une flamme. Aussitôt, Petit-Pierre n'éprouva plus aucune difficulté: les formes s'arrangeaient d'elles-mêmes et se groupaient toutes seules sur le papier; le tronc des arbres s'élevait d'un jet hardi et franc, les feuilles se détachaient, les plantes se dessinaient avec leur feuillage, leur port et tous leurs détails. La dame, penchée sur l'épaule de Petit-Pierre, suivait les progrès de l'ouvrage d'un air satisfait, en disant de temps à autre :

— Bien, très bien, c'est comme cela: continue.

Une boucle de ses cheveux, dont la spirale allanguie flottait au vent, effleurait même la figure du jeune père, et deux choc jaillirent des milliers d'étincelles, comme d'une machine électrique; un des atomes de feu lui tomba sur le cœur, et son cœur brûlait dans sa poitrine, lumineux comme une éscarboucle. La Dame s'en aperçut, et lui dit :

— Vous avez l'étrange, à dieu !

Ce songe produisit un effet étrange sur Petit-Pierre. En effet, son cœur était en flammes, et aussi sa tête; à dater de ce jour, il était sorti du chaos de la multitude: entre sa naissance et sa mort il devait y avoir quelque chose.

Il prit un charbon à un feu éteint de la veille, et voulut commencer tout de suite ses études pittoresques; les planches extérieures de sa cabane lui servaient de papier et de toile. Par où commençait-il ? Par le portrait de son meilleur on, pour mieux dire, de son seul ami, de Fidèle; car il était orphelin et n'avait

que son chien pour famille. Les premiers traits qu'il esquissa ressemblaient autant, il faut l'avouer, à un hippopotame qu'à un chien; mais à force d'effacer et de refaire, car Fidèle était le plus patient modèle du monde, il parvint à passer de l'hippopotame au crocodile, puis au cochon de lait, et enfin à une figure dans laquelle il aurait fallu de la mauvaise volonté pour ne pas reconnaître un individu appartenant à l'espèce humaine.

Dire la satisfaction que ressentit Petit-Pierre, son dessin achevé, serait une chose difficile. Michel-Ange, lorsqu'il donna le dernier coup de pinceau à la chapelle Sixtine, et se recula les bras croisés sur sa poitrine pour contempler son œuvre immortelle, n'éprouva pas une joie plus intime et plus profonde.

— Si la belle dame pouvait voir le portrait de Fidèle ! se disait en lui-même le petit artiste.

Il faut lui rendre cette justice que cet environnement dura peu. Il comprit bien vite combien ce croquis était informe, et différent du véritable Fidèle; il l'effaça, et, cette fois, essuya de faire un mouton; il y réussit un peu moins mal, il avait déjà de l'expérience; cependant le charbon s'échauffait sous ses doigts, la planche mal rabotée trahissait ses efforts.

— Si j'avais du papier et un crayon, je réussis mieux; mais comment pourrai-je m'en procurer ?

(A continuer.)

La goutte des sois attriste les gens d'esprit.